

# Georges Brassens

## TROUBADOUR GAILLARD

Le music-hall en sa diversité rend sur-tout hommage à la chanson dans le nouveau spectacle des Trois-Baudets : Montmartre 81-98.

La vedette incontestable en est un garçon simple, presque fruste d'apparence, suant le trac à larges gouttes orageuses, tirant après soi sa guitare lors de son entrée malhabile en scène comme un apprenti bûcheron sa cognée à l'orée d'un premier bois, hirsute de poil, flageolant du jarret et... pétri de talent : Georges Brassens. Je n'ai rien entendu d'aussi surprenant depuis l'après-midi de 1938 où Charles Trenet m'apparut pour la première fois entouré d'elfes et de fleurs bleues sur le plateau de l'A.B.C. : ce n'est pas un mince compliment — et l'on ignore ce que va devenir Georges Brassens, — mais il le mérite. On m'assure que ce fils du Languedoc doit sa chance toute neuve à Patachou et que, cet été, il emmena ses premiers couplets en vacances sur la Côte pour le plus grand plaisir de qui les rencontra. Ces chansons lui doivent tout : leur musique, allègre ou attendrie et qui force aussitôt l'attention, puis la mémoire ; leurs paroles, dont chacune fait mouche, qui témoignent des plus réels dons de franc baladin, de troubadour sans mièvrerie. Tous ces refrains sont de la meilleure veine, solidement charpentés, écrits selon les lois de la bonne prosodie, les règles strictes de la clarté : la Mauvaise Réputation est un chef-d'œuvre, Gare au gorille est inénarrable, Margot et la Chasse aux

papillons s'imposent comme images sur une tapisserie. Brassens ne mâche pas ses mots : je le verrais bien dans un velours à côtes distraire nos rapins de la rue Bonaparte. Son principal mérite est de ne pas confondre gauloiserie et vulgarité. Nous n'avons pas fini d'en entendre parler s'il nous permet encore de l'entendre chanter. Pour le trac, il existe un remède à peu près infailible : l'habitude du succès.

Les deux noms majuscules du programme nous sont déjà connus : Mouloudji et Henri Salvador. Le premier chante comme il joue à l'écran : sans démesure, avec ce je ne sais quoi de mélancolie qui appartient à notre temps, à son quartier d'élection (Saint-Germain-des-Prés) et à sa manière d'écrire (Enrico). Il mime certes, mais... avec pudeur. Un reproche : cette façon qu'il a de courber la même syllabe sur deux notes, l'une haute, l'autre basse, ou inversement : Comme un p'tit coquelicot reste l'un de ses succès les plus affirmés, à quoi je préfère pourtant le Galérien et la Rue de Lappe. Henri Salvador a tant glapi, hurlé, crié, ri, qu'il s'est un peu cassé la voix : il lui reste son entrain, sa souplesse, ses grimaces et la sympathie du public, beaucoup de cordes à son arc, dont il lui faut ne soigner que les vocales. Enfin, parmi des attractions moins éclatantes, Jean Valton est un manipulateur de tout premier ordre, à qui cigarettes ou cartes obéissent à l'œil et... aux doigts.

HENRY MAGNAN.

